

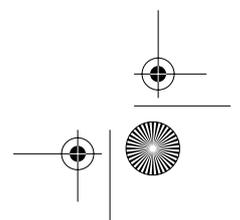
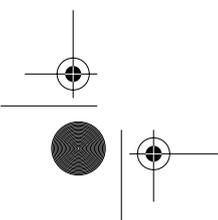
## COMPTES RENDUS

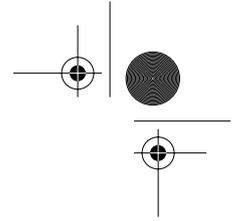
Jean RUDHARDT, *Les dieux, le féminin, le pouvoir. Enquêtes d'un historien des religions*, édité par Philippe Borgeaud et Vinciane Pirenne-Delforge, Genève, Labor et Fides, 2006, 1, vol. 22, 5 × 14,5 cm, 181 p.

Cet ouvrage, constitué d'une série d'études inédites de Jean Rudhardt émanant de conférences dont la plus ancienne remonte à 1956 et la dernière à 1998, se veut un hommage au grand historien des religions disparu en 2003, dont la thèse, parue en Genève en 1958 sous le titre *Notions fondamentales de la pensée religieuse et actes constitutifs du culte dans la Grèce classique*, reste une référence majeure en la matière. Après une préface dans laquelle les deux éditeurs, Vinciane Pirenne-Delforge et Philippe Borgeaud, eux-mêmes spécialistes en histoire de la religion grecque, rappellent le parcours atypique de Jean Rudhardt depuis son séjour au sanatorium universitaire suisse de Leysin jusqu'à l'Université de Genève où il occupa pendant plus de vingt ans la chaire d'histoire des religions, sept études illustrent la méthode qui fut la sienne tout au long de ses recherches : il entendait se mettre à l'écoute des Grecs, retourner sans cesse à la source, aux textes, afin de se garder des théories des commentateurs modernes qu'il qualifie parfois sans complaisance de « fantaisistes ». Le lecteur avide d'une bibliographie abondante, inhérente aux publications récentes dont l'inflation ne fait qu'augmenter la quantité de références modernes, sera donc déçu : en notes, peu de références à des ouvrages modernes, mais de nombreux renvois aux textes des Anciens qui ont nourri la réflexion de l'auteur.

Celle-ci se fonde sur la lecture attentive des textes mythiques et s'attache à quelques grands thèmes. Quel enseignement les mythes transmettent-ils sur le pouvoir ? Quand ils rapportent l'image d'une société divine organisée soumise à l'autorité d'un souverain, ou des histoires de héros qui luttent pour le pouvoir, il faut y lire la conception du pouvoir politique des Grecs, les conditions nécessaires à son établissement et à son exercice. Comment les mythes caractérisent-ils la féminité ? À travers l'étude de quelques figures féminines, dans laquelle il revient notamment sur l'image traditionnelle d'un Hésiode misogyne, c'est l'idée que les Grecs se font des femmes que le savant dévoile : fécondité, maternité, distance entre les sexes, ruse opposée

*Revue de l'histoire des religions*, 225 - 4/2008, p. 545 à 565





à la brutalité masculine, parfois même révolte allant jusqu'à la cessation d'activité (illustrée par le cas de Déméter), telles sont quelques-unes des représentations de la féminité, collectées à travers une multiplicité de déesses grecques, aucune ne représentant la féminité à elle seule. Autre question : que peut bien être l'enfance d'un dieu, être caractérisé par le non-vieillessement ? Si, contrairement à ce qui se passe pour les autres dieux, les mythes s'attachent au récit de l'enfance de Zeus, d'Hermès et de Dionysos, il faut voir dans cette enfance une période difficile qui, dans le cas de Zeus, le prédestine au commandement, ou qui, dans le cas d'Hermès et de Dionysos, les placent à la limite du mortel et de l'immortel.

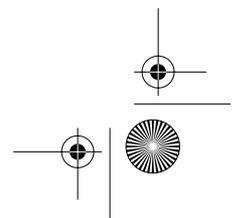
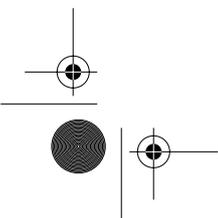
Les textes historiques sont également convoqués quand il s'agit de revoir les opinions traditionnellement admises sur le mode de divination de l'oracle de Dodone, ou encore sur la nature de cet acte scandaleux aux yeux des Grecs que fut la mutilation des Hermès. Aux côtés des mythes encore, les textes juridiques et les références à l'Ancien et au Nouveau Testament invitent à quelques comparaisons entre la situation des veufs et des veuves dans les mondes grec, juif et chrétien. Enfin, une rapide esquisse à travers des textes provenant de Mésopotamie, de l'Inde, de la Grèce païenne et du monde chrétien, permet de dégager les leçons que les religions de ces peuples dispensent sur la richesse. Si ces deux dernières études peuvent donner l'impression d'un exposé parfois superficiel – ce que l'auteur reconnaît d'ailleurs avec beaucoup de modestie –, il n'en reste pas moins que l'ensemble de l'ouvrage présente une indéniable qualité scientifique et offre au lecteur une leçon de méthode, dans une écriture simple et agréable, mais percutante, que certains savants modernes devraient prendre en exemple, tant il est vrai que la qualité d'une réflexion ne s'évalue pas à la complexité du langage dans lequel elle est formulée.

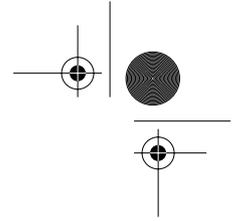
Carine VAN LIEFFERINGE,  
Université Libre de Bruxelles.

Adolf VON HARNACK, *Marcion, l'évangile du Dieu étranger. Contribution à l'histoire de la fondation de l'Église catholique*, traduit par Bernard Lauret. Contributions de Bernard Lauret, Guy Monnot et Émile Poulat. Essai de Michel Tardieu, « Marcion depuis Harnack », (coll. « Patrimoines, christianisme »), Paris, Cerf, 2003, 587 p. (bibliographie, annexes, index), ISBN 2-204-07184-6, 59 €.

Adolf Harnack, anobli peu après la première guerre mondiale, est l'un des plus grands historiens du christianisme et de la littérature paléochrétienne de tous les temps. Né en 1851 à Dorpat (aujourd'hui Tartu en Estonie), où il a fait ses études de théologie avant de se rendre à Berlin où il passera le plus clair de son temps, Harnack a éprouvé, d'un bout à l'autre de son existence, une véritable fascination pour Marcion, un chrétien originaire

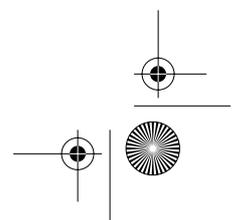
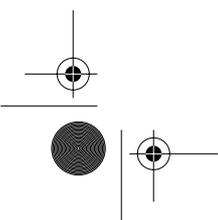
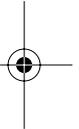
*Revue de l'histoire des religions*, 225 - 4/2008

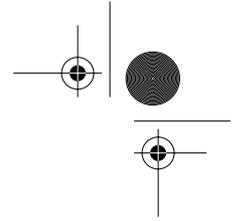




de Sinope sur les bords de la mer Noire, venu à Rome vers 140 et condamné quelques années plus tard (en 144) par les presbytres de la ville en raison d'une doctrine jugée dangereuse et hérétique. Marcion opposait en effet le Dieu du Nouveau Testament, juste et bon, au Dieu de Moïse, créateur et auteur de la Loi, qu'il rejetait avec force. Voulant éradiquer toute trace de légalisme juif dans la religion nouvelle, Marcion établit une série d'« anti-thèses » démontrant le désaccord entre la Loi et l'Évangile et, partant, l'opposition entre le Dieu chrétien et le Dieu juif. Cela l'amena à écarter de l'Écriture Sainte non seulement cette partie de la Bible que les chrétiens appellent Ancien Testament, mais tout ce qui, dans les évangiles et les épîtres pauliniennes, trahissait une forme quelconque de judaïsme. C'est ainsi que les évangiles selon Marc et Matthieu sont exclus de sa Bible, tandis que l'évangile selon Luc, le seul qui trouve grâce à ses yeux, est expurgé des récits de l'enfance et ne commence qu'avec le chapitre 4, verset 31 et suivants. Le jeune Harnack, qui voyait en Marcion le théologien le plus important entre Paul et Augustin, consacre à l'hérésiarque du II<sup>e</sup> siècle son mémoire de fin d'études, qui lui vaut, à l'âge de 19 ans à peine, le prix de l'université. Longtemps perdu, mais finalement retrouvé à la Bibliothèque de Berlin, ce mémoire, intitulé « Marcionis doctrina e Tertulliani adversus Marcionem libris eruatur et explicetur » (« Que la doctrine de Marcion soit instruite et expliquée à partir du Contre Marcion de Tertullien »), est désormais accessible dans une édition critique publiée dans la prestigieuse collection des *Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, vol. 149 de l'Académie de Berlin, sous le titre *Der moderne Gläubige des 2. Jahrhunderts, der erste Reformator. Die Dorpater Preisschrift (1870). Kritische Edition des handschriftlichen Exemplars*, hrsg. von Friedmann Steck, Berlin 2003. Plusieurs années après ce mémoire, Harnack revient sur le théologien du Pont, auquel il n'a cessé de réfléchir, et publie en 1921 un ouvrage qui fera date et suscitera de nombreuses réactions, parfois polémiques, auxquelles le savant allemand s'emploiera à répondre dans la préface à la deuxième édition de son livre, publiée à Berlin en 1924. Cet important ouvrage de la science allemande est resté longtemps méconnu du monde francophone, probablement en raison de l'absence d'une traduction française avant celle qui voit le jour en 2003 et qui fait l'objet du présent compte rendu.

Pour sa traduction du livre de Harnack, B. Lauret a choisi, à juste titre, de suivre la dernière édition de l'auteur, dont la pagination est indiquée en marge de la traduction, de sorte qu'il sera facile de s'y reporter en cas de nécessité. B. Lauret a renoncé en revanche à traduire les annexes réunies par Harnack à la fin de son volume, arguant qu'elles sont aujourd'hui largement dépassées. Bien qu'exacte, cette observation ne doit pas empêcher le spécialiste de les consulter dans leur version originale, car elles demeurent d'une grande utilité. Pour le reste, Lauret a pris soin de traduire toutes les citations grecques et latines rapportées par l'auteur, en signalant ces ajouts

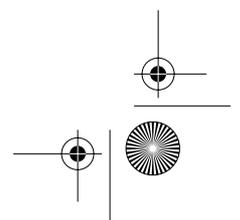
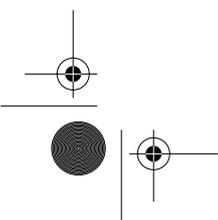
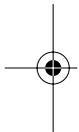


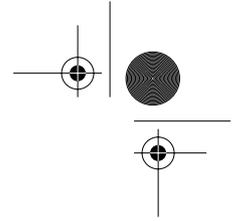


par des étoiles. Ce faisant, il rendra de précieux services aux lecteurs peu familiarisés avec ces langues.

Le volume de la collection « Patrimoines, christianisme » aux éditions du *Cerf* n'offre pas seulement la première traduction française du *Marcion* de Harnack, mais il réunit également quatre études fort savantes, qui totalisent à elles seules près de la moitié de l'ouvrage, soit deux cent soixante-seize pages. Ces études sont issues de travaux présentés dans le cadre des cours et séminaires organisés par Michel Tardieu au Collège de France de 1997 à 2000 (« Marcion et l'Église marcionite : recherches modernes et contemporaines »), ainsi que de conférences données à l'université de Provence en 1999. Les deux premières contributions portent sur la place de l'œuvre du savant allemand dans la recherche théologique du xx<sup>e</sup> siècle, tandis que les deux autres traitent plus spécialement de Marcion et du marcionisme.

B. Lauret ouvre les feux avec un long article intitulé « L'idée d'un christianisme pur » (p. 285-376), dans lequel l'auteur propose une synthèse des travaux sur Marcion avant Harnack, prolégomènes à une réflexion sur la portée des thèses du savant allemand dans les milieux théologiques de son temps, spécialement dans le monde germanique. Sous le titre « Harnack, Marcion et la science française » (p. 377-401), Émile Poulat se penche sur la réception de l'ouvrage de Harnack en France, peu après sa publication. Faute de traduction, cette réception est restée assez confidentielle et parfois mal informée, même si la monographie de Harnack a alimenté les débats entre historicistes, "mythologues", rationalistes et autres représentants des divers courants de la science française du moment. Guy Monnot aborde ensuite « Les marcionites dans l'héresiographie musulmane » (p. 403-417). Comme l'auteur en convient lui-même, cette courte étude, rédigée en 1997, doit être impérativement complétée par l'article de Marco Frenschkowski, « Marcion in arabischen Quellen », parue dans le volume de Gerhard May et Katharina Greschat, avec le concours de Martin Meiser (éds.), *Marcion und seine kirchengeschichtliche Wirkung*, Berlin-New York, 2002, p. 39-63. Mais le morceau de résistance du volume est incontestablement constitué par la grande étude de Michel Tardieu sur « Marcion depuis Harnack » (p. 419-561). Le savant français commence par faire le point sur « Le progrès des études marcionites » avant d'aborder des problèmes plus spécifiques, tels que « La Transfiguration, ou les antithèses de la colère et de la gloire », « La synagogue de Lebaba », « Choses vues en Cyrrestique : la conversion des villages marcionites », « Les marcionites ont-ils été des écologistes avant l'heure ? » et « Variantes marcionites dans les hymnes manichéens parthes de la crucifixion : l'épisode des femmes au tombeau ». Chacun de ces chapitres est l'occasion d'une mise au point à la fois savante et pertinente. Pour clore sa contribution, M. Tardieu livre un imposant « dossier bibliographique » de soixante-dix pages consacrés aux travaux sur Marcion et le marcionisme. Il y passe tout d'abord en revue les grandes étapes de la recherche de 1689 à 1921 et poursuit avec un répertoire





alphabétique des travaux publiés entre 1921 et 2002. Ceux-ci sont ensuite repris et classés dans un répertoire thématique permettant de repérer facilement les études ayant trait à la chronologie, à l'histoire de la recherche, à l'état et à l'analyse des sources, à l'exégèse et à l'histoire des textes, aux débats doctrinaux et à la théologie marcionite, ainsi qu'à l'Église marcionite et ses disciples. Cette bibliographie partiellement commentée vise à l'exhaustivité, même si d'aucun ne manquera pas de relever l'une ou l'autre lacune, inévitable dans une entreprise d'aussi grande envergure.

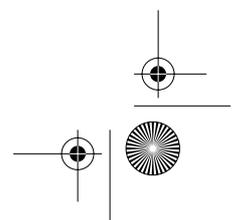
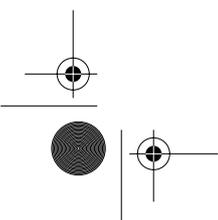
Un index des noms propres, anciens et modernes, clôt cet excellent ouvrage promis à devenir un incontournable dans l'histoire de la littérature et du christianisme anciens.

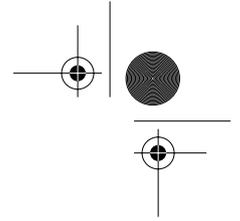
Jean-Michel ROESSLI,  
*Université de Sudbury, Canada.*

Adolf VON HARNACK, *Mission et expansion du christianisme dans les trois premiers siècles*, traduit par Joseph Hoffmann, préface par Michel Tardieu, postface par Pierre Maraval (coll. « Patrimoines, christianisme »), Paris, Cerf, 2004, XXVI + 796 p., ISBN 2-204-07298-2, 75 €.

Avec ce nouveau livre d'Adolf von Harnack, la collection « Patrimoines, christianisme » des Éditions du Cerf met à notre disposition une autre œuvre magistrale du savant allemand. Ce volumineux ouvrage de près de huit cents pages, sans cesse remanié et complété par son auteur depuis sa première parution en 1902 jusqu'à sa quatrième et dernière édition en 1924, a servi de manuel de référence pour les historiens tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. L'ambition de Harnack était d'offrir une vaste fresque historique couvrant les trois ou quatre premiers siècles de l'ère chrétienne. Il s'agissait pour lui de compléter le tableau brossé par Théodore Mommsen dans son *Histoire romaine*, restée inachevée, et qui ne prenait pas en compte la question religieuse. Harnack voulait en quelque sorte élucider les conditions ayant permis au christianisme de passer du statut de secte à peine distincte du judaïsme à une religion universelle. Parallèlement, il cherchait à comprendre comment cette religion avait pu s'établir au sein de l'Empire et de la société romaine.

Les deux premières parties du livre sont entièrement consacrées au I<sup>er</sup> siècle de notre ère et à la naissance des premières institutions chrétiennes. Car faire l'histoire de la mission et de l'expansion du christianisme ne se borne pas à analyser le contenu de la prédication, mais aussi à étudier l'établissement des structures hiérarchiques, l'institutionnalisation des œuvres de charité, ainsi que les armes déployées pour lutter contre les cultes polythéistes de l'Antiquité. Même si la vision que l'on a aujourd'hui du I<sup>er</sup> siècle est plus complexe et nuancée, et qu'elle s'efforce de prendre en compte les marges de l'Empire, négligées par Harnack, on reste stupéfait par l'ampleur





de vue de l'historien, qui utilise toutes les sources à sa disposition, depuis les écrits canoniques jusqu'à la littérature apocryphe et patristique en passant par la documentation gnostique accessible à son époque. Comme Harnack avait en outre l'habitude de lire tout ce qui paraissait sur la littérature paléochrétienne, l'histoire ancienne, l'archéologie et l'épigraphie, son ouvrage est aussi un témoin érudit de l'état des connaissances et des débats de son temps.

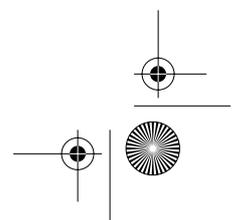
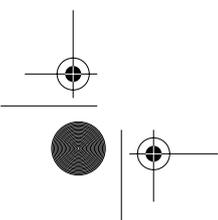
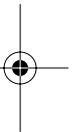
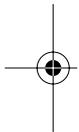
La préface de Michel Tardieu, parfaitement documentée comme à son habitude, situe cet ouvrage dans son contexte historique et met en valeur les débats théologiques et scientifiques dans lesquels il prenait place. La postface de Pierre Maraval, plus concise mais tout aussi documentée, souligne l'actualité de l'œuvre, tout en relevant les points où la recherche a progressé depuis Harnack. Un index onomastique et thématique fait de ce volume un précieux instrument de travail et de recherche.

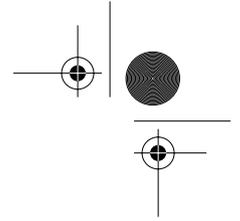
Jean-Michel ROESSLI,  
*Université de Sudbury, Canada.*

Jean-Marie SALAMITO, *Les Virtuoses et la Multitude. Aspects sociaux de la controverse entre Augustin et les pélagiens*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2005, 22 cm, 351 p. (« Nomina »), 29 €.

S'il n'était le sous-titre, « les virtuoses et la multitude » serait une formule plutôt obscure. Ainsi éclairée, elle se révèle fort judicieuse pour qualifier non seulement la problématique de l'étude de Jean-Marie Salamito, c'est-à-dire le discours sur la position de l'élite religieuse face au tout-venant des fidèles, mais aussi la méthode permettant d'aborder cette même problématique. Dans cette étude, tout est question d'approche, de représentation et de discours : discours du cinquième siècle conservé dans les œuvres d'Augustin, de Pélage et de Julien d'Éclane, discours du vingtième siècle, celui de Max Weber notamment.

Inspiré par les travaux du fameux sociologue sur la Réforme et sa diffusion selon des contingences économiques et culturelles (*Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus* [1904-1905]), J.-M. Salamito en réutilise les catégories, ainsi que le vocabulaire, pour les appliquer à la querelle pélagienne. Le lecteur comprendra rapidement que « virtuoses » est un terme technique réservé aux fidèles vivant selon le plus haut degré d'exigence de la doctrine qu'ils ont embrassée. Ce vocable fut initialement forgé pour qualifier les tenants de certaines « sectes » nord-européennes du seizième siècle. J.-M. Salamito se propose de l'appliquer à une réalité méditerranéenne du cinquième siècle. Ce saut hardi, mais réussi, à travers le temps démontre l'efficacité du modèle wébérien, qui peut dès lors prétendre à une certaine universalité. Universalité relative, bien entendu,





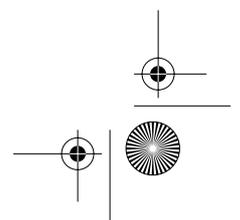
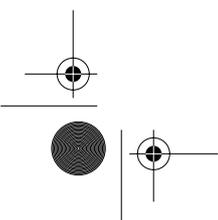
puisque le cadre général reste celui de la religion chrétienne et de l'héritage gréco-romain.

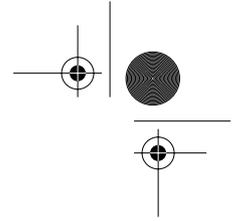
Que le lecteur se garde d'attendre un dialogue par-dessus les siècles : J.-M. Salamito emprunte la méthode de M. Weber, mais non son sujet. Le propos est donc de cerner avec des outils nouveaux la crise pélagienne ainsi que certains points de doctrine des protagonistes.

De la fameuse « crise pélagienne » subsistent les textes des deux partis en présence, ce qui est une aubaine sachant que la plupart des querelles doctrinales est documentée du seul côté du vainqueur. Les sources les plus connues sont sans aucun doute les œuvres d'Augustin, dont J.-M. Salamito a une connaissance approfondie. Pour établir le dossier, ce n'est pas moins que l'ensemble du corpus augustinien qui a été dépouillé. Les textes faisant état d'attaques directes contre Pélagie ont certes été retenus au premier chef, mais, s'inscrivant dans une démarche polémique, ils n'échappent pas à quelques outrances et autres raccourcis. Pour connaître les motifs qui poussèrent Augustin à s'investir personnellement dans le débat à travers lettres, sermons et traités, il convient de s'intéresser aussi à ses positions de principe sur la grâce, le libre arbitre, le baptême ou les engagements de vie. J.-M. Salamito ne propose cependant pas un abrégé de la doctrine augustinienne ; les renvois bibliographiques sont suffisamment clairs pour orienter le lecteur au besoin, sans désagréger le fil de l'argumentation. Quelques cas concrets sont privilégiés, à titre d'illustrations, notamment la correspondance entretenue autour de la prise de voile de Démétriade, jeune aristocrate romaine. L'exemple est exceptionnel car il traduit ce qui pourrait rester querelle de théologiens dans une réalité, celle de la conduite spirituelle d'une jeune femme. Elle prend ici la forme d'un double dialogue ou d'un échange indirect entre Augustin et Pélagie, dont l'enjeu, autant que le prétexte, est Démétriade. Précieux trophée.

La première partie des *Virtuoses et la Multitude* est consacrée à ce dossier, ce qui permet d'asseoir l'argument de son auteur : Pélagie et Augustin se réjouissent aussi bien l'un que l'autre du choix de Démétriade et l'exhortent à maintenir la droiture de la voie qui est sienne à présent. Ils tiennent cependant des discours divergents et celui de Pélagie intéresse J.-M. Salamito au premier chef. Il y décèle un langage aristocratique, celui des « virtuoses », taillé pour seoir au patriciat de l'empire. En effet, selon la harangue pélagienne, c'est en souvenir de ses nobles origines que Démétriade est, et doit rester, une chrétienne d'exception. À cet élitisme déclaré, Augustin oppose un discours d'humilité, sans doute plus familier au chrétien du vingt-et-unième siècle, et adressé à la masse. J.-M. Salamito constate que chacun des deux théologiens a trouvé son public et ses mots. Le philologue n'en reste toutefois pas à cette conclusion empirique. On le constate en descendant dans les structures de la première partie.

Les chapitres II à IV voient apparaître le cache à l'aide duquel va être décryptée la doctrine de chacun des protagonistes. La base théorique est celle des « affinités électives » mises en œuvre par M. Weber dans son *Éthique*





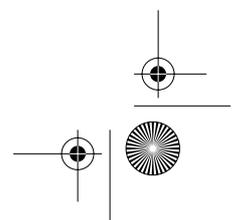
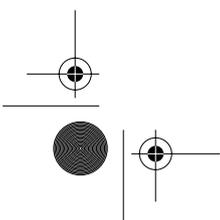
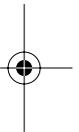
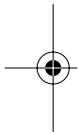
*du Protestantisme*. En un temps et un lieu donnés, il s'agit de l'adéquation des valeurs et de l'idéal vers lesquels tend un groupe social avec ce que propose une religion, une doctrine, voire une idéologie. Ainsi y aurait-il superposition du paradigme suivi par le noble romain et celui du moine pélagien : tous deux élitistes, « oisifs », guerriers et avides de reconnaissance. De même, les injonctions d'humilité, de discrétion et les « compensations spirituelles » entrevues par Augustin dans l'au-delà pour le fidèle qui aura su souffrir en ce monde trouveraient davantage d'écho dans la réalité de la plèbe.

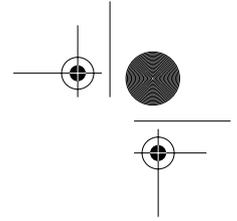
Par un effet de balancier, les chapitres V et VI cherchent à gommer ce que les précédents montraient de trop mécaniste. Il s'agit du classique morceau de pondération visant à rééquilibrer les chapitres d'ouverture. Mais à trop vouloir nuancer la grille de lecture mise en place précédemment, l'auteur la fragilise au point que le lecteur n'ose plus s'en servir. L'auteur fournit lui-même des arguments à ses (éventuels) détracteurs en soulignant les contradictions inhérentes à son corpus.

Ce point de l'étude est à la fois heureux et autodestructeur. D'une part, il apporte sa touche au tableau d'ensemble en étendant l'analyse (pélagianisme élitiste *vs* augustinisme plébéien) à des groupes humains entiers, tandis que les quatre premiers chapitres étaient focalisés sur l'individu et sa conscience. D'autre part, il se conclut par un paragraphe intitulé « Entre aristocratisation du christianisme et démocratisation de la culture » : un modèle de consensus. L'élitisme de Pélage est en fait désamorcé par la vulgarisation de l'idéal aristocratique vers lequel il tend. La mitigation des exigences le met à la portée d'un plus grand nombre. C'est le second coup dur qui frappe cette démonstration cherchant à souligner les affinités électives entre le courant pélagien et l'aristocratie romaine. Mais si l'argument du livre s'essouffle, l'auteur trouvera-t-il les ressources pour dynamiser les quelque cent cinquante pages à suivre ? Contre toute attente, oui.

Non sans une certaine perplexité, le lecteur entame la seconde partie et fait la connaissance d'un nouveau protagoniste : Julien d'Éclane. Les thèses développées par ce dernier ne sont que partiellement nouvelles, puisqu'elles émanent d'un fervent partisan de Pélage, mais elles innove tout de même... par leur outrance. L'intransigeant disciple, issu de la noblesse italienne, a une très haute idée de ses origines et de son éducation classique. Inutile de préciser que de tels fondements s'éloignent sensiblement de l'idéal du moine breton. En face, Augustin, toujours. Si J.-M. Salamito semblait quelque peu douter de l'efficacité de sa grille d'analyse, force est de constater un regain de confiance dans cette seconde partie. Il s'investit même personnellement au point de laisser affleurer son sentiment sur Julien et Augustin, chacun devenant le symbole de positions bien arrêtées. Arrêtées par l'auteur également.

Les textes sont toujours très présents, qu'il s'agisse de traités ou au contraire des pamphlets et ouvrages de circonstance rédigés au plus fort de la querelle opposant les deux évêques. Le message qu'ils transmettent,



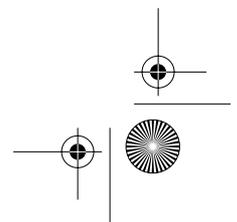


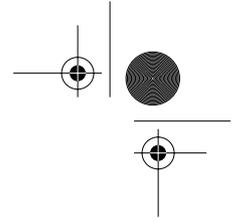
en revanche, reste tributaire des choix de mise en scène de J.-M. Salamito. Dans *Les Virtuoses et la Multitude*, Julien d'Éclane endosse le rôle de l'aristocrate suffisant ne côtoyant que des philosophes, regardant la foule avec morgue et reprochant à Augustin de manipuler celle que lui-même n'a pas su conquérir. Augustin, en évêque populaire, incarne le bon sens et siffle la fin de la pause lorsque les diatribes de Julien offusquent par trop la pensée chrétienne. Parfois, la critique morale affleure sous le commentaire littéraire et brouille légèrement la perspective historique : observe-t-on la bataille selon le point de vue du christianisme au quatrième ou au vingtième siècle ?

L'image est rapidement restaurée, le chapitre X nous rappelant sans conteste à l'Antiquité tardive et à une spécificité de la querelle pélagienne : la question de la prédestination. Le salut pour un petit nombre d'élus : y a-t-il quelque élitisme dans la position d'Augustin en mesure de séduire les pélagiens ? Non, puisque ni la naissance, ni le mérite gagné par l'ascèse et la discipline (signes distinctifs du pélagianisme), ne peuvent garantir la rédemption. Tout au plus engendrent-ils autosatisfaction et bonne conscience. Au contraire, la prédestination selon le modèle augustinien, secrète et mystérieuse, laisse le chrétien en suspens, livré à son Dieu. Elle le maintient dans l'inquiétude et l'espérance, germes d'humilité.

Ces ultimes considérations ne sont-elles pas justement celles des seizième et dix-septième siècles ? S'il n'était quelques soupçons d'anachronisme, nous pourrions conclure qu'il existe des « affinités électives » entre le microcosme étudié par J.-M. Salamito et la doctrine pour laquelle Max Weber a forgé ses outils. Les écrits d'Augustin servent probablement d'interface entre l'Afrique du cinquième siècle et certains milieux protestants, qui s'abreuvent sans réserve à la source augustinienne. Un effet parasite dû à des emprunts directs n'est donc pas exclu. Il n'en reste pas moins intéressant de constater qu'un outillage mental a été élaboré à partir de la pensée d'un évêque défunt depuis des siècles, que ce même outillage a été ultérieurement analysé par un sociologue pour fonder sa méthode, et que cette méthode est finalement appliquée aux textes initiaux de l'évêque d'Hippone. Juste retour des choses.

J.-M. Salamito a certainement désiré faire passer son intuition géniale de l'état de sentiment subjectif et empirique à celui d'étude systématique et documentée. *Les Virtuoses et la Multitude* est un éclair, la connexion violente et précise entre deux univers (Réforme/Antiquité tardive), suivi d'une démonstration pesante, comme si l'auteur cherchait à atténuer la fulgurance de son trait. À trop vouloir démontrer, J.-M. Salamito se perd et prête le flanc à la critique. Quelques essentiels font défaut : les critères mis en œuvre dans le choix des textes, ou le rappel clair des catégories webériennes qui apparaissent en cours d'étude et supposent la consultation des œuvres du sociologue. On ne peut que déplorer aussi une certaine répétitivité. À travers les premiers chapitres, le lecteur comprend que la doctrine pélagienne rejoint les valeurs de l'aristocratie romaine, que son





discours sur l'excellence est détourné par une habile *interpretatio christiana* en une exhortation à l'ascèse, loin de la multitude. Loin de cette *plebs*, dont Augustin devient le champion au point de frayer avec le populisme. Mais pour prévenir l'infamie d'un tel terme, J.-M. Salamito introduit la notion de « christianisme moyen ». Il s'agirait d'un idéal démocratisé, mis à la portée de tous sans déterminisme social.

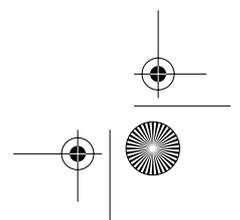
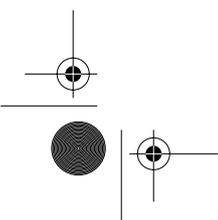
Au final, les prémisses exposées en quelques pages tiennent lieu de conclusion : la doctrine pélagienne, essentiellement fondée sur l'éthique, la discipline et la rigueur, affronte celle d'Augustin, davantage marquée par les concepts de foi et de grâce. Tout le reste n'est que démonstration, exemple, mais aussi contre-exemple. Malgré quelques répétitions, *Les Virtuoses et la Multitude* n'en reste pas moins une étude des plus stimulantes, tant au niveau du projet intellectuel que de la base documentaire. Érudition et hardiesse y président. Celle-ci a pu choquer celle-là, et l'auteur se serait senti obligé de produire tout son matériel, de pondérer son propos et de préserver, voire de conforter, l'image d'Augustin.

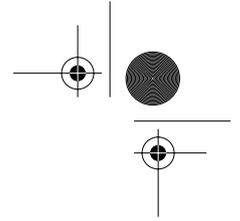
Charlotte TOUATI,  
*Université de Lausanne.*

*Journées d'études coptes, IX. Onzième journée d'études (Strasbourg, 12-14 juin 2003)*, éditées par Anne Boud'hors, Jean Gascou et Denyse Vaillancourt. Paris : De Boccard, 2006, 404 – VIII de pl., 24 cm (« Cahiers de la Bibliothèque copte », 14), 56 €.

A. Boud'hors, J. Gascou et D. Vaillancourt éditent, dans ce nouveau volume des « Cahiers de la Bibliothèque copte », une série de communications délivrées en très grande majorité lors de la onzième journée d'études de l'Association francophone de coptologie, qui s'est tenue à Strasbourg en juin 2003. Ce volume, dédié à la mémoire de Sarah Clackson, débute par un hommage dû à la plume d'A. Boud'hors. Cette dernière est également l'auteur de la préface qui brosse rapidement l'histoire de l'Association francophone de coptologie, laquelle est actuellement en plein renouveau. Se succèdent ensuite 28 articles et une annexe. L'ensemble représente la plupart des domaines des études coptes francophones, depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne : papyrologie, archéologie, iconographie, histoire des religions, linguistique, littérature. Chaque article est accompagné d'une bibliographie synthétique, et plusieurs d'entre eux comportent en outre des fac-similés et/ou des photographies, en noir et blanc ou en couleur.

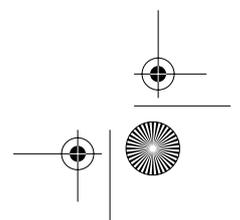
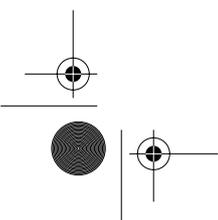
Plusieurs articles s'intéressent à la langue copte, plus particulièrement à la lexicologie et à la sémantique. S. Aufrère et N. Bosson signent en commun le premier article, sur le *Lexicon Aegyptio-Latinum* du père Guillaume Bonjour, article qui complète des publications antérieures, notamment l'édition de ce *Lexicon*. Les deux auteurs mettent en valeur l'œuvre de

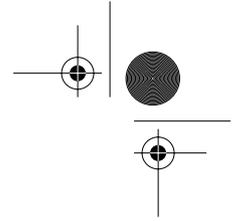




lexicographe du père Bonjour en la replaçant dans le cadre du débat concernant le classement des mots et en révélant son caractère novateur. Nous pouvons toutefois regretter que les deux auteurs semblent aplanir la dimension historique, dans l'exposé de leurs arguments. À partir d'une documentation variée abondamment citée, Ch. Heurtel fait un catalogue très utile, à la fois lexicographique et typologique du baiser copte. Elle donne ainsi une base textuelle et herméneutique pour toute étude ultérieure plus approfondie. M. Malevez livre une typologie du vocabulaire évocatoire des pères du désert, à partir du texte de la *Mission de Paphnuce*. À partir des contextes d'emploi, il indique le sens spécifique de chaque vocable, ce qui permet de préciser les différentes relations établies, d'une part, entre ces moines et, d'autre part, entre ces derniers et Dieu. Chr. Menichelli, quant à lui, tente de relier le nom d'une calanque, Saména, à Marseille, à Sentménat en Catalogne, lui-même relié au monastère Abba Mina, site de Saint Ména, en rappelant les liens historiques et humains entre ces trois sites. Deux articles, très courts, proposent de traduire autrement un terme copte au sein d'un corpus bien défini. J.-M. Rosenstiehl s'intéresse au terme *k'olp* dans l'*Apocalypse de Paul* (NH V, 19.6-7), pour en proposer un nouveau sens : « modeler » et non « révéler ». L'argumentation est bien menée, grâce au recours à de nombreux textes, et paraît séduisante. Cependant, cela ne reste qu'une hypothèse, car, comme le reconnaît l'auteur, ce nouveau sens ne permet toujours pas d'éclairer la fin de la phrase. J. Montserrat-Torrents s'intéresse à l'emploi du terme *pôrš* dans les *Kephalaia* manichéens. Il montre, de manière intéressante, comment il est possible de maintenir le sens premier « étendre », « déborder » et non « faire la guerre ». On pourrait conclure cette série d'articles par celui de R. Kasser sur la vocalisation, à partir du terme copte *rôme*. Après avoir brièvement retracé l'histoire des études sur le dialecte copte, il dresse une typologie de 29 à 30 entités dialectales différentes, en centrant cette typologie sur la terminaison vocalique des mots.

Un deuxième axe d'études concerne l'édition de documents inédits, ostraca et papyri. S. Bacot édite et traduit trois ostraca coptes provenant d'Edfou et datant du VII<sup>e</sup> siècle. L'éditrice y relève la mention de deux mesures de vin rares, présentes également dans des documents provenant du monastère de Baouit. Elle pose donc la question de l'étendue du vignoble d'Edfou et des liens éventuels entre Edfou et Baouit, questions qui restent toutefois sans réponse pour le moment. Deux autres articles, complémentaires, montrent la richesse du fonds copte de Strasbourg et l'importance du travail éditorial à mener sur ce fonds. J.-L. Fournet édite un papyrus copte de Strasbourg sur un inventaire d'église, avec commentaire et traduction. Cet inventaire révèle l'existence d'objets inconnus par ailleurs, comme une table en verre et une grille en argent. J. Gascoü édite un autre papyrus permettant de porter un nouveau regard sur les confréries chrétiennes. Cependant, l'absence de conclusion ne permet pas de valoriser les apports de ce fragment par rapport à ce que l'on savait déjà sur les confréries et

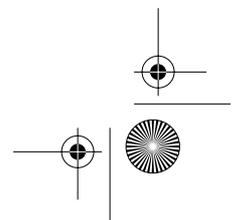
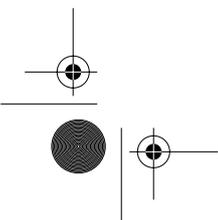
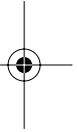


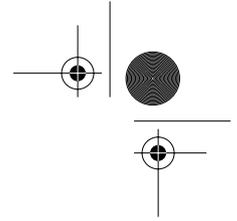


que J. Gascoü rappelle dans une première partie de son article. L'intérêt de ce travail d'édition est mis également en avant dans l'article suivant, de Fl. Calament. Cette dernière mène une étude de la correspondance entre des moines de la montagne thébaine, à partir des ostraca. Elle passe rapidement en revue l'onomastique, les formules de salutation. L'auteur montre la valeur à la fois didactique et apotropaique de certaines citations bibliques et termine en évoquant l'aspect sociologique révélé par ces documents.

Ce travail d'édition s'accompagne de la constitution d'instruments de travail, tels que des catalogues raisonnés et des bases de données numérisées. J.-L. Fort expose les principes de la base de données qu'il a constituée pour les manuscrits de Chénouté de la BNF : pour la fabrication et la consultation. Ces quelques pages se révéleront sûrement très utiles à tous ceux qui envisagent de constituer une base de données équivalente. C. Louis fait quelques remarques sur le travail de catalogage des manuscrits coptes de l'IFAO. Elle s'en tient en fait à un très bref aperçu de l'histoire du fonds, à travers des citations des acteurs de la constitution de ce fonds et donne une sorte d'état des lieux de la publication en cours de ce fonds. De la même veine est la contribution de G. van den Berg-Onstwedder. En effet, cet auteur donne un catalogue de tous les fragments coptes des *Actes apocryphes d'André*, en indiquant à chaque fois la localisation et le résumé du contenu. Néanmoins, cela reste trop bref pour valoriser à chaque fois le contenu.

Plusieurs contributions portent un regard neuf sur des documents littéraires ou archéologiques, soit à l'aide de l'utilisation d'outils scientifiques perfectionnés, soit à l'aide d'une nouvelle lecture de la documentation existante. Ce deuxième cas concerne l'article de C. Thirard. En relation avec un texte copte, le testament d'Épiphané, datant probablement du milieu du VII<sup>e</sup> siècle, l'auteur propose une nouvelle interprétation de la chronologie du monastère d'Épiphané. Dans le même ordre d'idée, nous avons la courte étude de B. Layton. Celui-ci part des textes de Chénouté pour décrire la structure du grand couvent pour les moines, avec les différents éléments architecturaux et leur fonction. Quant à D. Bénazeth et M. Van Strydonck, ils démontrent l'avantage des outils scientifiques perfectionnés en rendant compte des résultats de l'application de la méthode du radiocarbone sur des objets coptes, en premier lieu des tissus, dans le cadre d'un projet mené par le Louvre (avec un triple objectif : dater, établir une chronologie, reconsidérer le contexte archéologique des objets). La datation au radiocarbone appliquée aux objets de la sépulture de Thāïas montre une grande divergence chronologique entre ces objets, ce que les auteurs mettent en relation avec la volonté d'A. Gayet d'avoir reconstitué au Louvre la sépulture de Thāïas à partir d'objets provenant d'autres tombes. Cet article est à lire en relation avec le second article, de R. Cortopassi, consacré aux tissus de Thāïas. À partir d'une étude de la fabrication technique des tuniques de Thāïas conservées au Louvre, l'auteur conclut sur la véritable identité de Thāïas, très éloignée de l'image que les chercheurs avaient de





la défunte. Deux autres contributions sont encore consacrées aux tissus coptes. La première, due à la plume de M. Coudert, présente rapidement la collection du musée municipal de l'évêché de Limoges. Elle retrace brièvement l'historique de cette collection et fait quelques remarques générales sur les techniques de fabrication, avant de terminer par une brève étude iconographique, qui aurait mérité d'être plus développée. Le second article, de M.-H. Rutschowscaya, présente onze tissus imprimés d'Égypte de l'époque pré-islamique, s'interrogeant sur la provenance de la technique d'impressions, peut-être l'Inde, et sur la destination de tels tissus.

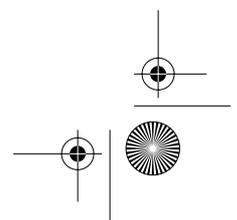
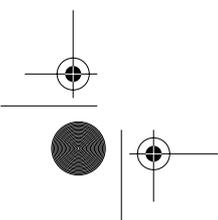
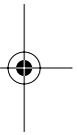
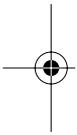
D'autres articles concernent le domaine archéologique et iconographique. Celui conjoint de G. J. M. Van Loon et A. Delattre s'intéresse à l'organisation iconographique du cycle de l'enfance du Christ à Deir Abou Hennis, dans le but de valoriser cette documentation longtemps négligée. Quant à Chr. Lyon-Caen, elle s'attache à identifier un vase copte conservé au Louvre (dont nous aurions aimé avoir les références en début d'article et non à la fin). Elle en donne une description minutieuse avant de proposer plusieurs destinations possibles, sans qu'elle puisse trancher définitivement. A. A. Sadek s'intéresse au *laqqan*, dont il analyse, après une étude sémantique, le rôle liturgique, avec le début d'une typologie des différents *laqqan*.

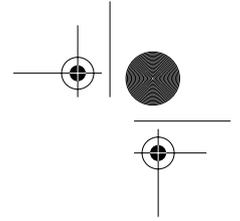
Plusieurs articles concernent la vision des Occidentaux sur le monde copte. G.-R. Delahaye s'intéresse aux récits d'apparition rapportés par J. M. Vansleb et il confronte l'explication donnée par l'orientaliste thuringien à une explication moderne, avec le principe de la *camera obscura*. C. Meurice nous livre un article historiographique sur les premières études qui ont permis de faire sortir de l'oubli les peintures du monastère Saint-Siméon à Assouan ; il distingue le rôle des voyageurs de celui des archéologues, en insistant à chaque fois sur les principes qui sont à la base de l'attitude de chacun de ces deux groupes.

En dehors de l'iconographie et de l'archéologie, le domaine religieux est également abordé à partir des textes. Br. Gierth s'intéresse à la sotériologie de la sentence 9 de l'*Évangile selon Philippe*, tandis que A. Sidarius donne la traduction de l'argumentation du monophysisme par un médecin-philosophe copte du Moyen Âge, traduction qu'il fait précéder de quelques notes introductives afin de valoriser le caractère original de ce texte. Sans conclusion, cet article apparaît surtout comme le préliminaire à une étude plus approfondie. Y. Nessim Youssef poursuit ses recherches sur l'hymnographie copte, en s'intéressant cette fois à Hermina et Christodule, donnant quelques indications sur leurs connaissances hagiographiques et linguistiques et sur leur style.

En guise d'annexe, M. Rassart-Debergh donne une liste du matériel offert par J. Dorese à la Belgique.

Le caractère court de la plupart des articles a l'avantage de laisser la place à un grand nombre de contributions. L'ensemble permet donc de donner une image de la vitalité des études francophones en coptologie. Néanmoins, certains articles sont si brefs qu'ils ne font qu'esquisser les





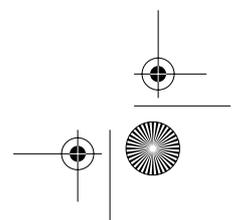
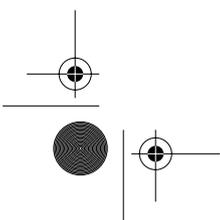
grandes lignes du thème abordé et sont ainsi appelés à être rapidement dépassés par des publications ultérieures plus approfondies. Cela étant, il n'en demeure pas moins que plusieurs contributions ouvrent des chantiers nouveaux et se révéleront ainsi très utiles à l'avenir.

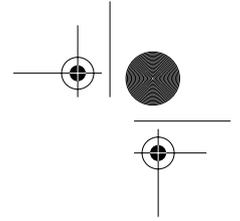
Anna VAN DEN KERCHOVE,  
*Laboratoire d'études sur les Monothéismes, CNRS/EPHE.*

Grado Giovanni MERLO, *Au nom de saint François. Histoire des Frères mineurs et du franciscanisme jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle*, traduit de l'italien par Jacqueline Gréal, préface de Giovanni Miccoli, Paris, Éditions du Cerf/Éditions franciscaines, 2006, 23,5 cm, 415 p. (« Cerf histoire »), 34 €.

Paru en italien à Padoue en 2003, ce panorama de la « question franciscaine » au sens large du terme, conçu dans un esprit de synthèse, rendra de grands services. En six chapitres, G. G. Merlo retrace la naissance d'une fraternité autour de François d'Assise et sa transformation en un ordre de Frères mineurs ; son expansion géographique et sociale ; ses tensions internes entre la mort de François en 1226 et celle de Bonaventure en 1274 et les problèmes posés par la tentation joachimite ; la coexistence difficile de la « Communauté » et des « Spirituels » attachés à la lettre du Testament de François ; le conflit autour de la pauvreté qui opposent les mineurs à Jean XXII ; l'expansion du mouvement de l'Observance et sa séparation des « conventuels » ; l'émergence des Capucins et les premiers affrontements ou connivences avec les Réformes protestantes, jusque dans les années 1540. À l'intérieur de ces chapitres, on trouvera les développements sur la branche féminine d'une part et sur les missions, souvent très lointaines, de l'autre. Une chronologie détaillée est fournie (p. 373-398), avec l'heureuse initiative d'une référence, pour chaque date retenue, aux endroits où elle est mentionnée dans l'ouvrage. Une sobre introduction (p. 13-16) avait d'emblée précisé l'esprit de l'entreprise.

La démarche adoptée par l'auteur est celle d'un récit calme et presque majestueux, entièrement fondé sur les textes abondamment cités en latin et traduits dans le même mouvement. On ne trouvera donc pas de mention des innombrables problèmes historiographiques qui ne sont évidemment pas ignorés mais résolus en quelque sorte au fur et à mesure de l'écriture. Le récit a donc été délibérément privilégié aux dépens de la discussion. C'est ce qui explique sans doute l'absence totale de notes et de références, que ne comble pas vraiment une bibliographie très spécialisée et classée ici chapitre par chapitre. Il aurait été utile d'y ajouter la mention de Raimondo Michetti, *Francesco d'Assisi e il paradosso della « Minoritas »*, Rome, Istituto storico italiano per il Medio Evo, 2004. Il y aurait eu un grand intérêt à imaginer un système de renvois et d'abréviations, qui, sans





prendre trop de place, aurait pu donner à l'ouvrage son rang d'instrument de travail, alors que, précisément, c'est ce retour aux sources franciscaines, qui en fait l'intérêt principal. La traduction est agréable et précise (en dehors de cet « Égide » là où on attendrait « Gilles », ou de l'usage répété d'un « d'autre part » isolé de sa contrepartie).

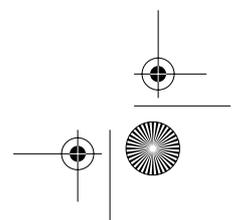
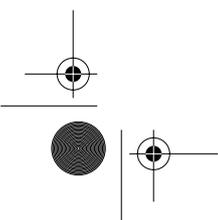
En tout cas, on admirera le talent d'un historien qui sait être concis sans sacrifier l'extrême complexité de son sujet, faire parler les textes tout en les rendant compréhensibles par leur mise en perspective, et traiter son sujet dans toute sa richesse scientifique sans émousser la fascination qu'exerça saint François d'Assise, au nom duquel le franciscanisme se développa pendant les trois siècles qu'il a choisi de présenter.

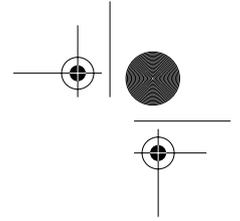
Guy BEDOUELLE,  
*Université de Fribourg/Suisse.*

*Libri, biblioteche e cultura nelle Valli valdesi in Età moderna*, Atti del XLIV Convegno di studi sulla Riforma e sui movimenti religiosi in Italia (Torre Pellice, 28-29 agosto 2004), a cura di Marco Fratini, Torino, Claudiana, 2006, 308 p., 24 cm, 28 € (« Società di studi valdesi », 25).

Publié sous la direction de Marco Fratini, cet ouvrage réunit les actes du XLIV<sup>e</sup> colloque sur la Réforme et les mouvements religieux en Italie, qui s'est tenu à Torre Pellice les 28 et 29 août 2004. Il s'articule autour de trois axes de recherche, qui ont guidé les auteurs dans leurs réflexions sur l'histoire du livre dans les vallées vaudoises à l'époque moderne. Le livre est tout d'abord un objet matériel qui circule entre le Piémont savoyard et l'Europe protestante (*libri*). Il constitue, en second lieu, un objet de culture, qui contribue à modeler l'identité religieuse catholique et vaudoise (*cultura*). Il est également, en dernier lieu, un objet patrimonial (*biblioteche*). L'ouvrage se situe par ailleurs dans une tradition historiographique piémontaise bien établie. Walter Canavesio cite à ce propos dans son article les travaux précurseurs de Marina Bersano Begey, de Giuseppe Dondi, de Lodovico Braida et d'Enzo Botasso, qui ont analysé l'histoire du livre du point de vue socio-économique et culturel, ceux de Franco Venturi sur les polémiques anti-illuministes, ceux de Francesco Malaguzzi sur la dispersion des bibliothèques et ceux de Rinaldo Comba et Giancarlo Comino sur le passage du manuscrit au livre imprimé.

Plusieurs articles envisagent le livre sous sa forme matérielle. Reinhard Bodenmann présente ainsi les premières conclusions d'un projet en cours sur « les Vaudois et la production du livre évangélique français (1525-1550) ». Les Vaudois, démontre-t-il de manière convaincante, ont constitué dès l'origine une clientèle essentielle à la production du livre évangélique. En effet, si certains d'entre eux sont devenus des imprimeurs réputés – Jean Girard à Genève – et si d'autres ont financé les éditions françaises

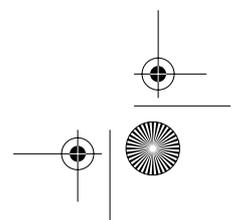
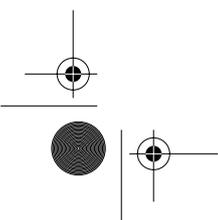
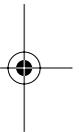
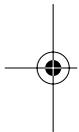


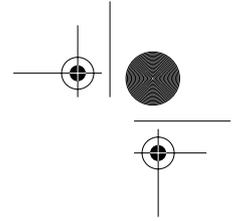


de la Bible, tous ont généralement lu avec ferveur les textes consacrés à la réforme de l'Église. Paolo Cavallo offre, pour sa part, une étude extrêmement intéressante sur la production et la circulation de la musique imprimée dans le Pignerolais du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles. Il insiste notamment sur la césure qu'introduit dans la production musicale la présence française, puisque les anciens graduels et antiphonaires cèdent leur place aux ouvrages d'origine française – dont les manuels de plain-chant – à partir de 1630. Alessandro Bima s'intéresse également à la circulation des livres, d'une manière malheureusement trop superficielle, à travers l'étude de la correspondance du médecin Giuseppe Brignone di Bricherasio (1749-1829) avec les libraires turinois Guibert et Orgeas.

Une seconde série d'articles considère le livre en tant qu'agent des luttes confessionnelles entre Vaudois et catholiques. Roberto Morbo décrit ainsi le contenu de la bibliothèque de Jean-Rodolphe Peyran (1751-1823) à partir de la *Réponse à M. Philomatte de Civarron ou Comte de Maistre* rédigée entre 1822 et 1823 pour réfuter les thèses défendues par Joseph de Maistre dans les *Lettres sur l'Inquisition espagnole* (1822), où figure une liste des auteurs que le pasteur vaudois a lus – notamment historiens réformés, théologiens catholiques et philosophes anglais. Quant à l'étude extrêmement intéressante de Paolo Cozzo, elle retrace avec rigueur l'évolution des polémiques religieuses dans le Pignerolais du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'unification italienne, à travers l'inventaire des livres publiés par les uns et les autres ; elle y souligne notamment l'importance de l'élément historique ou l'influence des idées libérales dans le débat. Domenico Maselli montre par ailleurs le rôle prépondérant joué par les Anglais dans les premières années de la Società Biblica Valdese (1816-1829).

Enfin, la dimension patrimoniale du livre occupe une place de choix au sein de l'ouvrage. Trois contributions révèlent ainsi toute la richesse qu'apporte l'analyse des inventaires de bibliothèques à la connaissance de ces dernières. Pour décrire les bibliothèques des ordres religieux du Pignerolais, Marco Fratini se réfère aux volumes des *Codices Vaticani Latini* (n° 11236 à 11326), qui recensent les livres de près de 9 500 bibliothèques des ordres religieux masculins en Italie à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Par une analyse fine des inventaires des bibliothèques de l'abbaye Sainte-Marie de Pignerol (*Cod.* 11301), des couvents Saint-François (*Cod.* 11291) et Notre-Dame des Anges de Pignerol et de celui de l'Annonciation de Vigone (*Cod.* 11302), il démontre la très forte proportion des livres issus de la Réforme et de la Contre-Réforme catholique. Chiara Povero adopte une démarche similaire dans son analyse du fonds de la bibliothèque du collège jésuite de Pignerol, fondé par Louis XIV en 1684 pour permettre la reconquête catholique des terres vaudoises et supprimé le 19 octobre 1773. Maria Prano en a d'ailleurs retrouvé des traces dans quelques bibliothèques turinoises (Archives, Centro teologico, Biblioteca Nazionale Universitaria et Seminario Arcivescovile). Deux contributions s'intéressent, pour leur part, à la création de nouvelles bibliothèques à partir d'une donation.





Andrea De Pasquale présente ainsi la figure de l'abbé Francesco Domenico Bencini (1664-1774), qui destine sa bibliothèque à un hospice de catéchumènes à Pignerol. Quant à Loris Canalia, il décrit les origines de la *Biblioteca civica* de Pignerol, fondée grâce à une donation de 1377 ouvrages faite par l'érudite Camillo Alliaudi (1816-1867), et y étudie les pratiques de lecture de ce dernier. Il convient également de mentionner dans ce contexte de valorisation patrimoniale le projet de bibliographie vaudoise, accessible en ligne depuis le mois d'août 2003 ([www.bibliografia-valdese.com](http://www.bibliografia-valdese.com)). Comme le rappelle Albert de Lange, ce projet, initié en 2002 par le *Centro Culturale Valdese*, la *Società degli Studi Valdesi* et la Bibliothèque Johannes a Lasco d'Emden, vise à recenser toutes les publications relatives au valdéisme des origines à nos jours (1 400 titres disponibles en septembre 2005). Soulignons aussi l'originalité de l'entreprise, qui offre à l'utilisateur la possibilité d'ajouter lui-même de nouvelles notices bibliographiques (lien *Nouveau titre*).

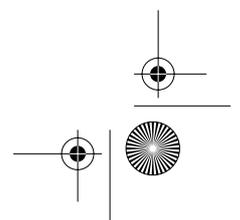
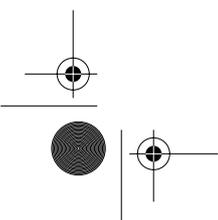
Au final, cet ouvrage stimule la réflexion et, par ses approches diverses de l'histoire du livre, lance de multiples pistes de recherche. Les annexes, qui portent pour la plupart sur l'édition de sources manuscrites, complètent avantageusement le propos et devraient inciter les chercheurs à explorer davantage cette voie à l'avenir. Il convient pourtant de relever ici quelques défauts, essentiellement formels. Certaines transcriptions laissent ainsi à désirer. Ne faudrait-il pas lire à la p. 96, note 20, « bien public » au lieu de « bon public » ou « M. le Théologien Gascha » à la place de « M. le Theolog Gascha » à la p. 162 ? Les principes éditoriaux semblent de même diverger d'un article à l'autre. Pourquoi n'avoir pas résolu, par exemple, l'abréviation « S. V. III<sup>ma</sup> » à la p. 219 (article de Loris Canalia), alors que l'abréviation de « p [ro] pera » l'est à la p. 235 (article de Paolo Cavallo) ? Le texte fourmille par ailleurs de coquilles, notamment au niveau du français – entre autres, *ce* à la place de *de* (p. 28), répétition de *la* (note 16, p. 171), livres *pholosophiques* (p. 178) ou encore *entra* au lieu d'*entre* (note 20, p. 186). Malgré ces réserves, minimes au regard du travail effectué, il convient une nouvelle fois de saluer cet ouvrage, qui apporte une contribution majeure à l'histoire du livre dans les vallées vaudoises à l'époque moderne.

Alain DUBOIS,

*Archives de l'État du Valais, Sion (Suisse).*

Jean BAUBÉROT, *L'intégrisme républicain contre la laïcité*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2006, 302 p., 22 cm, 22 € (« Monde en cours »).

Le dernier livre de Jean Baubérot sur la laïcité tente de marier deux genres, deux livres, un premier développant des analyses « qui se veulent scientifiques » (p. 10) et un autre cherchant davantage à intervenir dans le

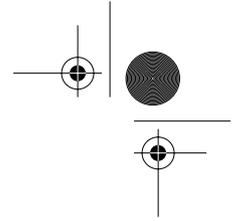




débat citoyen, plus partisan. Le critère d'appréciation d'un tel projet en est d'autant plus compliqué.

On reconnaîtra dans un premier temps à cet ouvrage le mérite de présenter de manière claire et synthétique des analyses, pour partie déjà développées ailleurs et précédemment. C'est en particulier le cas des deuxième et troisième parties, consacrées respectivement aux « Impensés du centenaire de la loi de 1905 et leurs conséquences pour aujourd'hui » et à « Penser la laïcité ». Ce premier groupe d'analyses souligne avec profit la relative complexité de la période 1901-1908 : la loi de 1905, son article 4 en particulier, a fait l'objet de négociations et de compromis dont l'enjeu est décisif pour l'auteur, distinguant entre un projet de laïcité intégral et celui qui sera voté, relevant davantage d'une conception libérale. La divergence du projet de Combes par rapport à celui de Briand-Pressensé-Jaurès est présentée dans son contexte mais aussi par rapport à sa signification actuelle. Car il convient, pour l'auteur, de savoir « comprendre le réel » (p. 145), qu'il s'agisse du réel historique, en ne faisant pas d'E. Combes l'auteur de la loi de 1905, ou du réel le plus contemporain, on y reviendra. Les analyses de cette deuxième partie se poursuivent en dénonçant les visions simplificatrices, voire fautives, parmi lesquelles figure l'exceptionnalité rattachée à la laïcité française. Là encore le recours à l'histoire, aux discours de Briand, permet de dissiper cette vision à la fois trop simple, trop rassurante et trop orgueilleuse. Ces rappels historiques permettent également à J. Baubérot de revenir, même rapidement, sur la notion de pacte laïque et ses enjeux, notion dont il fut le promoteur en 1990.

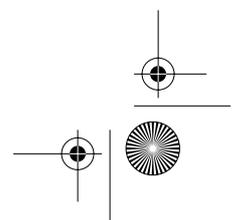
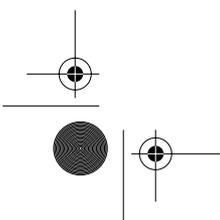
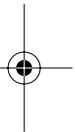
La troisième partie aborde la question laïque à partir de lieux plus circonscrits. D'abord en rappelant les termes grâce auxquels l'auteur a construit son analyse. S'ensuit une présentation qu'on aurait souhaité plus étoffée, des enjeux d'une approche cherchant à dégager un « angle d'approche objectif » (p. 201). Revenant sur l'histoire de ses propres recherches J. Baubérot précise comment il se distingue des chercheurs travaillant à partir de la notion de sécularisation : la situation particulière de la France, où c'est davantage « le politique, l'État qui définit l'espace légitime d'intervention de chaque institution » (p. 201), l'a amené à privilégier les notions de laïcité et laïcisation. Des références aux travaux de David Martin en particulier permettent de cerner la particularité du contexte historique et politique français. Deux questions sont ensuite traitées, qui permettent de mieux cerner toujours le contexte français, en examinant la pertinence de la notion de religion civile, puis en analysant les mutations contemporaines de la frontière entre public et privé. La première question donne lieu à un rappel historique soulignant combien la loi votée en 1905 ne comporte plus la dimension rousseauiste du projet de Combes ; la comparaison avec les États-Unis permet ensuite à J. Baubérot de signaler les difficultés de la démocratie française à fonder ses valeurs, au-delà de ce que Jean-Paul Willaime appelle une « catho-laïcité ». L'analyse de la révolution touchant les « mutations du public et du privé », qui aboutit à un « désenchantement

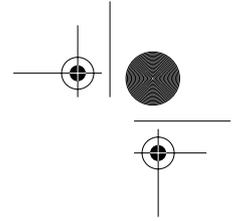


de la sécularisation » (p. 243), pour intéressante et décisive qu'elle soit reste bien allusive, reprenant en outre des recherches développées ailleurs par d'autres (on pense entre autre aux recherches proposées, dans le n° 87 de la revue *XX<sup>e</sup> siècle*, par Denis Pelletier, Florence Rochefort et Dominique Memmi). L'ensemble de ces analyses ont toutefois l'indéniable avantage à la fois de resituer la laïcité dans la complexité de son histoire et de l'inscrire dans une réalité sociologique sans laquelle elle risque de n'être qu'un support idéologique. De plus cette présentation reste accessible, servie par un style sinon parlé, du moins vivant (fruit sans doute de l'origine de certains textes, présentés initialement sur le blog de l'auteur). L'ouvrage se termine par une quatrième partie présentant une Déclaration internationale sur la laïcité au XXI<sup>e</sup> siècle, dont les principes sont précisés dans le dernier chapitre, à partir de la notion de « laïcité inclusive », notion permettant à l'auteur de se distinguer non seulement des tenants d'une laïcité républicaine réputée abstraite, mais aussi des promoteurs d'une laïcité ouverte.

Les appréciations de la première partie ainsi que de l'avant-propos et de l'introduction sont loin de relever du même registre. Car le ton de l'auteur y est radicalement différent, n'échappant pas toujours à une expression dont l'aspect parfois virulent étonne dans le cadre d'un livre universitaire. L'auteur affiche pourtant la volonté de ne pas tomber dans l'invective pamphlétaire (p. 12), travers qu'il reproche souvent à ses adversaires (ces « brillants petits philosophes », p. 272, ces « petits maîtres penseurs » imposant leur « terrorisme intellectuel », p. 267), on aura compris les tenants d'un républicanisme universaliste. Même si les objets recensés et analysés dans cette première partie (les questions du genre, de l'Outre-Mer, des sectes et des rapports à l'islam), et choisis pour remettre en cause les « impensés de l'universalisme républicain » (p. 17), même si ces objets donc sont souvent analysés de manière intéressante et parfois novatrice (on pense en particulier aux analyses concernant les liens entre médecine et laïcité), il n'en demeure pas moins que la pertinence globale de ce début du livre reste, nous semble-t-il, obérée par des analyses dont la volonté de persuasion et le ton parfois cavalier à l'égard des contradicteurs brouillent finalement le propos.

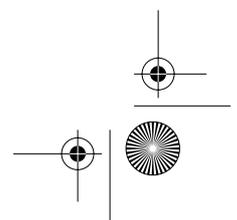
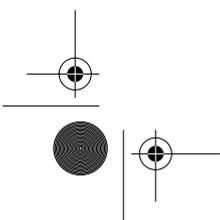
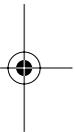
En voici quelques exemples. La notion d'intégrisme tout d'abord ; elle fait l'objet d'une présentation dans l'Introduction (p. 23) qui laisse sur sa faim le lecteur, même compte tenu de la prudence de l'auteur rappelant que le terme a un « usage scientifique très limité » (p. 23). L'élaboration qu'il en fait n'est pas totalement convaincante, renvoyant davantage à l'usage commun de dogmatisme combiné avec la dénonciation de ce que Hannah Arendt caractérise comme idéologie, i. e. une idée censée expliquer et rendre compte unilatéralement et exhaustivement de la réalité. En conséquence l'usage ultérieur qui en est fait, usage critique et dénonciateur du supposé intégrisme républicain, n'emporte pas vraiment l'adhésion. Autre exemple d'analyse contestable : pour souligner combien les représentations concernant la laïcité sont souvent caricaturales ou schématiques (cette critique

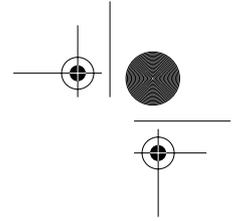




salvatrice ouvrait déjà l'Introduction de l'*Histoire de la laïcité en France*, en opposant histoire et mémoire de la laïcité), J. Baubérot rapporte l'ignorance, ou l'oubli, d'étudiants américains de la devise « In God we trust » figurant sur les billets de un dollar, pour faire ensuite remarquer combien cette mention est abstraite, ayant peu d'impact et de sens au quotidien (p. 136). En revanche il s'arrête longuement sur la référence à l'Être suprême dans la Déclaration universelle des droits de l'homme (par ex. p. 227), supposée attester la permanence d'une conception proprement religieuse de la laïcité républicaine, alors que la même caractérisation d'abstraction aurait pu être retenue. Dernier exemple où la volonté de critiquer le modèle républicain universaliste l'emporte sur l'analyse nécessairement distanciée, lorsqu'est évoqué, dans le cadre du débat concernant le multiculturalisme (faut-il l'acclimater en France, constitue-t-il une caractéristique critiquable de la société anglaise ?), le « merveilleux modèle [français], tellement performant qu'il a conduit à la France à être la seule démocratie qui connaisse en 6 mois deux révoltes de sa jeunesse, celle des jeunes de banlieues en octobre-novembre 2005 et celle des jeunes de classes moyennes en mars-avril 2006 » (p. 114). La volonté de critique doit-elle conduire à assimiler deux révoltes (le terme est-il d'ailleurs légitime dans les deux cas ?) n'ayant absolument rien à voir entre elles ? On pourrait, ensuite, également faire remarquer que la révolte des banlieues de 2005 se produit 40 ans après celles, incroyablement plus violentes et meurtrières, de Watts aux États-Unis, et plus de vingt ans après celles de Brixton en Angleterre. Enfin qu'aurait-on entendu comme critique du modèle républicain si, à l'instar de ce qui s'est passé en Grande Bretagne, un terrorisme islamiste endogène s'était développé en France ? Évidemment la critique du modèle universaliste républicain est possible et légitime, comme le rappelle J. Baubérot (p. 267-268), mais à condition que la volonté polémiste aille de pair avec le sérieux revendiqué (p. 10).

Je souhaiterais terminer ce compte rendu par l'analyse de deux questions me paraissant au centre du désaccord opposant J. Baubérot aux tenants d'une conception républicaine de la laïcité. D'abord il me semble que cette opposition est tout autant disciplinaire qu'idéologique ; elle tient beaucoup aux conceptions divergentes de la réalité que se font les sociologues et les philosophes. J. Baubérot le souligne à plusieurs reprises, sur un mode critique il est vrai : ses adversaires ne tiennent pas compte de la réalité (p. 22, p. 145), à tel point qu'il porte à leur encontre le diagnostic de « déni de la réalité » (p. 10). Mais, pour une tradition platonicienne de la philosophie, la réalité ne doit pas être confondue avec l'ensemble des faits. La laïcité est autant une idée qu'un ensemble de faits politiques, juridiques ou sociaux. C'est à cette aune que des philosophes (on peut penser aux travaux de Catherine Kintzler et de Henri Pena-Ruiz, mais aussi de Jacques Muglioni) ont pu défendre une conception idéale sinon idéaliste de la laïcité. Le choix de cette option, renvoyant en l'occurrence en bonne part aux schèmes de *Du Contrat Social*, peut effectivement faire la part belle à





l'imagination (comme l'analyse Pierre Bouretz dans *La République et l'Universel*, Gallimard, 2000), mais à une imagination créatrice, la même qui promeut l'idée d'égalité au-delà de toutes les inégalités factuelles que tout un chacun peut remarquer quotidiennement sans pour autant invalider l'idée d'égalité. Le déni de réalité est alors un reproche que l'on peut aussi, de manière inversée, adresser à J. Baubérot, au nom de l'oubli du caractère régulateur des principes, oubli donnant lieu à un factualisme libéral tout aussi critiquable. Le débat ne pourra avoir lieu que si les débatteurs acceptent de tenir compte de cette différence d'approche fondamentale. Dernier point, dernier lieu de désaccord, aperçu mais jamais vraiment discuté par l'auteur : la conception que l'on se fait du rapport entre individu, citoyen et État. La même remise en cause de la thèse universalisatrice rousseauiste, pour faire simple, se trouvait déjà au centre du dialogue entre Alain Renaut et Alain Touraine (*Un débat sur la laïcité*, Stock, 2005). Cette divergence me paraît décisive ; J. Baubérot l'aborde, rapidement, lorsqu'il écrit que « L'État n'a pas à émanciper l'individu [...] c'est à l'individu de s'émanciper lui-même » (p. 173). Toutefois la critique de cette position républicaine émancipatrice relève davantage d'une attaque purement idéologique érigeant la réalité (factuelle, historique on aura compris) comme seul juge de paix. Ce débat aurait mérité d'autres développements, d'autant qu'ici encore les différents niveaux d'analyse sont confondus, comme si la logique philosophique républicaine pouvait être invalidée au nom d'une réalité factuelle qu'elle ne reconnaît pas toujours comme légitime (au risque de tomber dans l'argument pour le moins tendancieux consistant à opposer et reprocher à cette position républicaine le fait du subventionnement public de l'enseignement privé confessionnel, pp. 138-139, alors même que les opposants de 1959 à la loi Debré l'ont précisément été au nom de cette logique républicaine). La discussion, parfaitement légitime, de ce présupposé universaliste ne pourra se faire que sur la base d'une confrontation d'idées, ce qui implique de ne pas taxer ses adversaires d'idéologues pour se réserver, seul, les mérites de la clairvoyance.

Le dernier mot du livre, « Et toc ! », même s'il n'en résume pas, on l'a dit, l'ensemble du ton, laisse encore entrevoir une conception agonistique du débat où il convient de clouer le bec de l'adversaire. Conception bien peu laïque du débat intellectuel on en conviendra, quel que soit d'ailleurs le type de laïcité auquel on se réfère.

Nicolas PIQUÉ,  
*IUFM de Grenoble.*

